NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

121 Nº 1 Enero-Marzo 1999

«Le modernisme est entré dans l'histoire»

Bernard JOASSART (s.j.)

p. 110 - 115

https://www.nrt.be/es/articulos/le-modernisme-est-entre-dans-l-histoire-789

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

«Le modernisme est entré dans l'histoire»

«La crise moderniste constitue la matrice intellectuelle du catholicisme contemporain, dans la mesure précisément où elle se définit par la volonté de relire le message fondateur à la lueur des connaissances scientifiques du siècle dernier[1].»

Nul n'en disconviendra: la crise moderniste a été une épreuve cruciale de l'histoire contemporaine de l'Église catholique et a longuement et lourdement pesé sur la vie de l'Église du XXe siècle. Dès son apparition, le modernisme a intrigué et plus encore fait peur. La dureté de la dénonciation par Rome dans le décret *Lamentabili* et l'encyclique *Pascendi* en 1907, et la répression qui suivit, surtout lorsque l'intégrisme se fit un devoir de seconder Rome dans sa garde de l'orthodoxie, témoignent assez de cette peur.

Les années passant, s'éloignant des grands combats autour des principaux protagonistes — les Loisy, les Lagrange, les Duchesne, les Blondel —, le modernisme n'a pas pour autant cessé d'intriguer les historiens. Parmi eux, on se doit de citer avant tout Émile Poulat, dont on a fort sagement réédité la thèse pionnière *Histoire, dogme et critique dans la crise moderniste*, et qui, avec la finesse à laquelle il a habitué ses lecteurs, analysait le cas Loisy, figure emblématique de la crise[2]. Et par-delà le cas de l'abbé français, l'auteur mettait bien en exergue le conflit qui avait opposé la Foi et la Tradition avec la science moderne, en particulier l'histoire. On ne relira sans doute jamais assez ces quelques lignes de la préface, dans lesquelles É. Poulat définissait l'«ambiance» du modernisme:

> Tout au long du siècle dernier, s'est développé un antagonisme socio-religieux qui s'affirmait de part et d'autre irréductible, opposant, en termes généraux et polémiques, la foi et la raison, la théologie et la science, les antiques traditions et l'esprit moderne, l'Église et le siècle...

---

1. É. FOUILLOUX, *Une Église en quête de liberté. La pensée catholique française entre modernisme et Vatican II (1914-1962)*, coll. Anthropologiques, Paris, Desclée de Brouwer, 1998, 325 p.; ici p. 10.

2. É. POULAT, *Histoire, dogme et critique dans la crise moderniste*, suivi de *La réflexion d'Alphonse Dupront, 1962*, coll. Bibliothèque de l'évolution de l'humanité, 18, Paris, Albin Michel, 1996, LXXIX-739 p. Rappelons qu'il s'agit d'une thèse d'État, c'est-à-dire un véritable monument dont l'Université de France **avait le secret, présentée en 1962.**

> L'occasion en a été la rencontre brutale de l'enseignement ecclésiastique traditionnel avec les jeunes sciences religieuses qui s'étaient constituées, loin du contrôle des orthodoxies et le plus souvent contre elles, à partir d'un principe révolutionnaire: l'application des méthodes positives à un domaine, à des textes jusqu'ici considérés comme hors de leurs prises. L'initiation à ces méthodes posait au savant catholique un dilemme troublant: voir dans cette laïcisation scientifique de l'univers religieux une contradiction intrinsèque et une profanation coupable, c'était se refuser à tout travail réel et se placer en position d'infériorité; en accepter les règles semblait introduire le libre examen dans une religion qui l'excluait et, plus précisément, multiplier à l'infini des difficultés rebelles à tout traitement apologétique ou autoritaire[3].

Tout au long de sa carrière de chercheur, É. Poulat n'a cessé d'être interrogé par cette crise, soit qu'il en ait approfondi certains aspects directement liés au modernisme — en particulier l'intégrisme[4] —, soit qu'il ait abordé d'autres thématiques qui étaient autant de signes de la difficile coexistence entre l'Église et le monde[5]. Ainsi qu'il l'écrit dans *L'ère postchrétienne*, un ouvrage qui n'est ni mémoires, ni discours de la méthode, ni discours de sagesse, mais bien plutôt les trois à la fois, il s'est toujours montré «tenacement attaché à saisir ce qu'il en va du religieux à l'âge de la modernité»[6]. Deux autres publications récentes expriment cette continuité: *La galaxie Jésus*[7] et *Où va le christianisme?*[8], tout autant d'ailleurs que la nouvelle préface à *Histoire, dogme et critique*. Dans tous les cas, É. Poulat l'indique clairement: «Au début il y a Jésus, et puis tout s'est compliqué[9].» La rencontre entre l'Église et le monde n'a jamais été et ne sera jamais chose facile; parfois même elle est bâclée par les mieux intentionnés, tel Jacques Duquesne et son *Jésus*. Ce qui ne veut pas dire qu'elle est impossible.

---

3. É. POULAT, *ibid.*, p. 8 (préface de la première éd. en 1962).
4. Cf. notamment son *Intégrisme et catholicisme intégral. Un réseau secret international antimoderniste: La «Sapinière» (1909-1921)*, coll. Religion et Sociétés, Tournai, Casterman, 1969, ou encore son *Catholicisme, démocratie et socialisme. Le mouvement catholique et Mgr Benigni, de la naissance du socialisme à la victoire du fascisme*, mêmes collection et éditeur, 1977.
5. Voir par exemple, *Église contre bourgeoisie, Introduction au devenir du catholicisme actuel*, mêmes collection et éditeur, 1977.
6. *L'ère postchrétienne. Un monde sorti de Dieu*, Paris, Flammarion, 1994, p. 9.
7. *La galaxie Jésus. Un Évangile et des Églises: deux millénaires d'expansion chrétienne*, coll. Églises/Sociétés, Paris, Éd. de l'Atelier/Éd. Ouvrières, 1994, 158 p.
8. *Où va le christianisme? à l'aube du IIIe millénaire*, coll. Encyclopédie des phénomènes spirituels, Paris, Plon/Mame, 1996, 328 p.
9. *La galaxie Jésus...* (cité *supra*, n. 7), p. 4 de couverture.

À partir des grandes avenues patiemment tracées par É. Poulat, d'autres historiens se sont eux aussi laissé interpeller par le modernisme, reprenant à frais nouveaux certaines problématiques, avec plus ou moins de réussite, grâce entre autres à la publication de documents demeurés inédits. Les 228 titres apportés par É. Poulat en complément à la nouvelle édition de son *Histoire, dogme et critique*[10] l'attestent à suffisance. On pourrait y joindre la brève synthèse de Maurillo Guasco, *Modernismo. I fatti, le idee, i personaggi*[11], le volumineux *Der Modernismus in Deutschland,* d'Otto Weiß[12], ou encore *L'audace et le soupçon* de Pierre Colin, analysant la situation française[13].

Avec l'ouvrage d'Étienne Fouilloux, prolongement du livre de Pierre Colin, on fait en quelque sorte un retour en arrière. Qu'est-il advenu du modernisme une fois celui-ci condamné et opérées les grandes exécutions à grand renfort de mises à l'Index?

Disons-le d'emblée: l'ouvrage est de ceux qu'on lit avec plaisir, qui allient la qualité de l'exposé à la beauté de l'écriture avec une rare maîtrise.

Le sujet était délicat. Sans doute autant que l'avait ressenti É. Poulat à propos de la crise moderniste[14]: dans l'un comme dans l'autre cas, on se trouve encore proche des événements... Mais, pour continuer dans la foulée des éloges, aucune hésitation: l'ouvrage retiendra l'attention aussi bien des «anciens» qui auront vécu les faits «en direct», ou tout au moins leurs conséquences immédiates, que celle des «apprentis» pour qui Vatican II appartient presque à l'histoire ancienne.

Première partie à épingler: «La hantise du modernisme». Ni la mort de Pie X ni les exhortations de Benoît XV, suivies de quelque répit, n'ont mis fin à la chasse aux sorcières. Pie XI était pourtant un savant, mais il ne s'aventurera guère sur le terrain de la théologie, et surtout l'appareil curial ressemble comme un frère jumeau à celui qui avait sévi sous Pie X: Merry del Val, De Lai et tant d'autres qui avaient farouchement veillé sur l'orthodoxie avant

10. *Histoire, dogme et critique...* (cité *supra*, n. 2), p. 679-706.

11. Cinisello Balsamo (Milano), Ed. San Paolo, 1995, 214 p.

12. *Der Modernismus in Deutschland. Ein Beitrag zur Theologiegeschichte,* Regensburg, Friedrich Pustet, 1995, XXI-362 p.

13. *L'audace et le soupçon. La crise moderniste dans le catholicisme français (1893-1914),* coll. Anthropologiques, Paris, Desclée de Brouwer, Paris, 1997, 523 p.

14. «La crise moderniste évoque un champ de bataille encore miné, où il convient de ne pas pénétrer sans précautions», *Histoire, dogme et critique...* (cité *supra*, n. 2), p. 7.

1914, avaient peut-être changé de dicastère mais pas d'esprit. Les «monstres sacrés» des années d'avant la Première guerre mondiale — Duchesne, Lagrange, Loisy en personne lorsqu'il publiera ses Mémoires — seront gardés sous haute surveillance jusqu'à la fin de leur existence. D'autres seront pris dans la tourmente d'un «regain d'antimodernisme». Exemple type autant qu'étrange: le 15 décembre 1923, les 12e, 13e, 14e et 15e éditions du très classique *Manuel biblique ou cours d'Écriture sainte à l'usage des séminaires,* dû au Sulpicien Fulcran Vigouroux, qui était loin d'être un iconoclaste, et revu pas son confrère en religion Auguste Brassac, se retrouvent mises à l'Index. Et ce n'était pas fini[15]. «Inusable modernisme»: la formule d'Étienne Fouilloux vaut son pesant d'or[16].

Mais il fallait aller plus loin: «Exorciser le modernisme historique et couper ses surgeons au fur et à mesure de leur apparition n'aurait pas suffi à préserver l'intégrité ni l'intégralité de la ligne de conduite définie par Pie X. Il fallait pour ce faire mieux que des sanctions: un véritable ciment intellectuel[17].» «Il baluardo» — «Le rempart»[18] — ce sera le thomisme. Léon XIII l'avait certes remis à l'honneur dans son encylique *Aeterni Patris* (1879), et l'on sait les efforts d'un Mercier pour en user intelligemment. Mais pour l'heure, il connaîtra un sort peu enviable, forgé au sein du réseau

15. É. Fouilloux me permettra d'appuyer son analyse «française» par un exemple belge tout aussi éclairant et que j'ai étudié de plus près. En 1913-1914, le Bollandiste Hippolyte Delehaye faillit lui aussi passer à la trappe de l'Index pour méfait de modernisme, à cause de son petit ouvrage *Les légendes hagiographiques* (Bruxelles, 1905), dans lequel il montrait entre autres que nombre de traditions à propos des saints n'étaient que pures légendes, au grand scandale d'âmes fort pieuses. L'affaire fut, pourrait-on dire, étouffée; il ne fallut d'ailleurs rien moins que l'intervention du gouvernement belge pour que le Jésuite échappât à la sanction. Il se tint tranquille pendant quelques années, et on ne réimprima plus l'ouvrage pourtant épuisé. Mais au lendemain de la Première guerre mondiale, l'hagiographe se proposa de «refaire» son livre (sans en réalité en modifier le fond). Il entreprit donc des démarches auprès de la Curie généralice de son Ordre, qui n'aboutirent qu'en... 1927. Il est éclairant à ce sujet de mentionner la réaction de l'Assistant du Général des Jésuites, le P. Rodolphe Van Oppenraij, en charge du dossier, qui, le 18 juillet 1924, écrivait à son confrère belge: «ne vous flattez pas, que la bienveillance personnelle du S. Père et sa haute appréciation de vos études hagiographiques vous servira [sic] de bouclier impénétrable: le S. Office 'craint Dieu et n'a point d'autre crainte'.»

16. *L'Église en quête de liberté...* (cité *supra*, n. 1), p. 35.

17. *Ibid.*, p. 39.

18. Titre pour le moins évocateur du recueil d'allocutions de toute espèce prononcées entre 1953 et 1961 par le cardinal Ottaviani, et publié à Rome en 1963. Comme le rappelle fort bien É. Fouilloux, l'«inamovible pilier du Saint-Office de 1935 à 1966... incarne... de façon emblématique le régime imposé à la pensée **catholique entre modernisme et Vatican II» (*ibid.*, p. 39).**

des instituts romains organisés autour de la Grégorienne et de l'Angelicum: celui d'une pure métaphysique (si tant est que c'en fut une!), sans âme ni histoire, dont les parfaits représentants seront le Dominicain Garrigou-Lagrange, qu'on ne présente plus, et le Jésuite Charles Boyer[19]. Certes un Gilson et un Maritain le comprendront infiniment mieux. Encore que le premier aura peu d'audience en dehors des cercles de l'Université officielle, et que le second sera toujours quelque peu gêné par ses accointances originelles avec Garrigou-Lagrange et l'Action Française.

En dépit d'une surveillance étroite, naîtront deux écoles — deux «courants» pour être plus exacts? — élaborées par les Dominicains et les Jésuites. Laissons au lecteur la joie de découvrir ou redécouvrir ces deux grandes avenues que furent le Saulchoir autour des Gardeil, des Chenu, des Congar, lecteurs-historiens de saint Thomas, bien loin de leur confrère Garrigou-Lagrange, et Fourvière, inspirée par Blondel, animée par les de Lubac, les Daniélou, pour qui les Pères de l'Église seront source d'intelligibilité de la foi. Qui ne connaît les *Sources chrétiennes* dont Étienne Fouilloux a retracé l'histoire[20]? Le combat pour la vie, ou plus radicalement encore, pour la survie de ces deux centres, ne sera pas chose aisée: Rome continuait à veiller: la «Nouvelle théologie» — ou prétendue telle — en fera les frais: «inusable modernisme»! *Humani generis* (1950), même combat que *Lamentabili* et *Pascendi*... Ou peut s'en faut...

Pour le dernier acte de cette histoire, laissons la parole à Étienne Fouilloux qui rappelle en finale la journée du 20 novembre 1962 de Vatican II:

> L'assemblée vote l'arrêt du débat sur le *De fontibus*, premier schéma de la Commission Ottaviani à passer en discussion, et son renvoi pour refonte à une commission mixte entre la Doctrinale et le Secrétariat pour l'unité. La majorité qualifiée des deux tiers n'est pas atteinte, mais Jean XXIII ne tarde pas à entériner ce choix, promouvant par là même le Secrétariat au rang d'organe conciliaire de plein exercice. Quand on sait que ce schéma en rajoutait par rapport au concile de Trente sur la dualité de sources de la foi — Écriture et tradition — ou sur l'inspiration et l'inerrance de la première, on mesure l'ampleur de l'échec. Aucun document de la Commission Ottaviani

19. Ils n'étaient évidemment pas les premiers à avoir rigidifié le thomisme: pour ne citer qu'un cas, le fameux Cardinal Billot — tout en n'hésitant pas à rompre quelques lances avec les fils de saint Dominique — leur avait donné le bon exemple.

20. *La collection «Sources chrétiennes». Éditer les Pères de l'Église au XXe siècle*, **Paris, Cerf, 1995.**

ne trouvera ensuite grâce aux yeux de l'assemblée. Toute la préparation doctrinale du concile est par terre. Alors sonne l'heure de l'alternance que prône depuis longtemps, à ses risques et périls, la théologie nouvelle. «Je vais circuler dans les bas-côtés, écrit Congar, le 21 novembre après l'annonce de la décision pontificale. Grand nombre d'évêques. Tous ceux que je vois ont la mine hilare et m'abordent en me félicitant comme d'une victoire personnelle». En fait, le théologien dominicain n'a joué aucun rôle diret dans la mésaventure du *De fontibus*, mais celle-ci en fait aussitôt l'homme de la situation, comme spécialiste des rapports Écriture-tradition, mais aussi comme éminent représentant d'une autre orientation théologique. Ainsi la théologie nouvelle passe-t-elle du statut de minorité réprouvée à celui d'interlocutrice valable. Pour faire bref, on peut avancer que la période ici traitée s'achève le 20 novembre 1962. Avec le rejet par les Pères conciliaires d'un schéma se situant dans le droit fil de l'intransigeance romaine, prend véritablement fin la phase de réaction antimoderniste. Cinquante ans de frictions intellectuelles consécutives à la crise de la première décennie du siècle entrent alors dans l'histoire[21].

Encore est-on amené à ne pas s'arrêter là. C'est un autre mérite majeur de l'ouvrage: histoire d'un demi-siècle de débats, il est aussi interrogation sur ce qui advint après le Concile. Les questions ne manquent pas. Une seule sera posée, non résolue, même schématiquement (trop de personnes sont encore vivantes, partisans comme adversaires du moment et d'après, et surtout des disciples, race souvent plus dangereuse). Ouvrons une dernière fois l'ouvrage d'Étienne Fouilloux. Évoquant les histoires de la théologie qui vont jusqu'à nos jours, il écrit:

> Ces ouvrages de référence enregistrent un fait dont il faudra bien rendre compte quelque jour: le rapide épuisement de la créativité théologique française au lendemain de Vatican II. Aujourd'hui encore la réputation intellectuelle de la France au sein de la catholicité doit plus à ses gloires conciliaires — Chenu, Congar, Daniélou, de Lubac — qu'au relief de sa production depuis quarante ans[22].

Pourquoi?

B - 1040 Bruxelles Bernard JOASSART, S. J.
Boulevard Saint-Michel, 24

21. ***L'Église en quête de liberté***... (cité *supra*, n. 1), p. 309-310.
22. *Ibid.*, p. 12.